

TEXTES DE CHIARA LUBICH ET DES FOCOLARI

J'ai un seul époux sur la terre

Chiara Lubich, Méditations, Nouvelle Cité 2016

Au cours de l'été 1949, Chiara Lubich, accompagnée de quelques personnes, part à la montagne pour se reposer dans une petite maison à Tonadico di Primiero, après une année de travail au service des pauvres. Igino Giordani, souhaitant rejoindre ce petit groupe, se rend dans un hôtel proche. Retrouvant Chiara à l'église des Capucins, ils concluent ensemble un pacte avec Jésus présent en chacun. Ce fut, pour Chiara, le début d'une série d'illuminations. Chiara ne voulait plus quitter cette atmosphère de paradis. Il lui semblait que c'était là la seule vie, la vraie. Igino Giordani lui fait à nouveau une visite sur les lieux et s'inquiète en la trouvant si absorbée par Dieu, si recueillie dans sa vie intérieure, craignant même pour sa santé.

Il eut le courage de lui dire : « Chiara, pardonne-moi si je te parle comme à quelqu'un qui ne sait pas se détacher de la terre. Tu as une famille, une famille que tu dois faire sur la terre, en souffrant et en luttant, pour la gloire de Dieu. Tu ne peux pas l'abandonner. Ne nous as-tu pas enseigné, d'aimer Jésus abandonné ? Maintenant, pour Lui et avec Lui, tu dois abandonner Dieu pour Dieu, le Paradis pour la terre (...). Quitte les anges et reviens avec nous, les hommes, par amour de Jésus Abandonné ».

Chiara l'écouta attentivement. Et, comme elle était toujours prête à se sacrifier pour ses frères, même si elle était angoissée, elle fondit en larmes en disant : " Mais dois-je vraiment abandonner le Paradis ? ". "Oui, lui répondit Igino, c'est ce que te demandent tes enfants sur terre. "

Elle se retira dans sa chambre et, seule avec Dieu, elle écrivit cette déclaration d'amour qui est un peu la charte des focolarini, la quintessence de leur spiritualité :

J'ai un seul époux sur la terre, Jésus crucifié et abandonné.
 Je n'ai pas d'autre Dieu que Lui, en Lui le paradis avec la Trinité, et la terre tout entière avec l'humanité.
 Ce qui est sien est mien, et rien d'autre. Et sienne est la douleur universelle.
 J'irai par le monde, à sa recherche, à tout instant de ma vie.
 Ce qui me fait mal est à moi.
 A moi, la douleur qui m'effleure à présent.
 A moi, la douleur de ces âmes qui m'approchent.
 A moi, tout ce qui n'est pas joie, paix, beauté, sérénité...
 Ainsi, pour les années qui me restent, j'irai, assoiffée de douleurs, d'angoisses, de désespérance, de tristesses, d'arrachements, d'exil, d'abandons, de déchirements, de...
 tout ce qui est lui, et lui, c'est la douleur.
 Ainsi, je sècherai les larmes de ceux qui sont dans la tribulation près de moi, et même au loin, par mon union à l'Époux tout puissant.
 Je passerai comme un feu qui consume ce qui est corruptible et laisse debout la Vérité seule.
Dès le lendemain matin, Chiara programma son retour.

L'insondable silence

Chiara Lubich, Méditations, Nouvelle Cité 2016.

Parcourir la terre, recueilli dans l'intimité où Dieu vit, et n'en sortir que pour aller à Dieu en le servant dans le frère ou en travaillant. Dans les gestes et dans le regard, maintenir la paix puisée à l'insondable silence de la Trinité qui nous habite. Transmettre, dense d'une joie très pure, la lumière émise à profusion par la sagesse éternelle. Démontrer ainsi la futilité du monde, et témoigner par nos actes de l'existence d'un monde plus vrai, sérieux, et qui mérite notre adhésion.

Homme parmi les hommes

Chiara Lubich, Méditations, Nouvelle Cité 2016.

Voici le grand attrait des temps modernes : s'élever jusqu'à la plus haute contemplation en restant au milieu des autres. Homme parmi les hommes.

Mieux. Se perdre dans la masse pour qu'elle s'imprègne de Dieu, comme s'imbibe le pain trempé dans le vin. Mieux encore. Associés aux projets de Dieu sur l'humanité, tracer dans la foule des chemins de lumière, et partager avec chacun la honte, la faim, les coups, les joies brèves.

Voilà ce qui attire, en notre temps comme en tout temps. Jésus et Marie. Ce que l'on peut imaginer de plus humain et de plus divin. Le verbe de Dieu, fils d'un charpentier. Le trône de la sagesse, mère de famille.

C'est le Christ en personne qui s'exprime dans le monde

Igino Giordani, Journal de feu, Nouvelle Cité 1987, p. 76

21 décembre 1947. (...) Par le simple fait que j'ai été créé, je participe à la nature du Créateur et je suis de sa descendance ; je suis à son image et ressemblance. Du fait donc que je porte en moi l'empreinte du Créateur, celui qui me voit le voit en icône. (...) De cette manière, toute créature rationnelle est l'icône de Dieu : elle est une ambassade du roi du monde en terre étrangère, en terre de pèlerinage. (...) Quand j'ai affaire avec un frère, c'est avec Dieu même que je traite, par personne interposée. En outre, par le baptême, je suis incorporé dans le corps du Christ. Je deviens membre du Christ, partie vivante de lui-même : je suis le Christ, partiellement, mystiquement.

(...) Ma tâche en tant que chrétien est de construire le Christ en moi. Plus il grandit en moi et plus diminue mon propre Moi. Il faut que je diminue pour que Lui grandisse, comme disait Jean-Baptiste. S'il grandit, l'amour grandit. Si je diminue, l'égoïsme diminue. De la sorte ma personnalité n'est pas annulée. Au contraire elle se christifie. Elle grandit au point de se déifier, en s'identifiant à lui. L'identification

est achevée lorsque je suis en mesure de dire : ce n'est plus moi qui vis, mais le Christ qui vit en moi.

Je mets à disposition l'enveloppe, le temple, mais ce qui vit à l'intérieur, c'est le Christ, comme sur l'autel. Je mets à disposition la volonté, mais je fais de ma personnalité la matière première pour l'édification du Christ en moi. Lorsqu'il est édifié, je peux enfin dire : je suis un autre Christ, un *alter Christus*. C'est fou, cela me dépasse : je suis le Christ ! Peut-être un bien pauvre Christ, et pourtant, par moi, par mes actes, mes paroles, c'est le Christ en personne qui s'exprime dans le monde, c'est en quelque sorte le Verbe qui, en moi, s'incarne une nouvelle fois. Voilà comment se poursuit l'Incarnation.

(...) En outre un tel résultat confère à la pauvre créature humaine une dignité divine, mais aussi une responsabilité évangélique, d'évangélisation, c'est-à-dire la tâche de faire comprendre et accueillir l'Évangile dans la mesure où les autres le trouvent incarné en elle. Ma vocation est claire. J'ai trouvé ma règle de conduite ; ma raison d'être dans le monde ne tolère plus d'hésitation. Je suis l'icône du Christ, *alter Christus*, un autre Christ. Ma vie, publique et privée, doit se conformer à l'Évangile, se conformer au Christ. Voilà mon sacerdoce royal : mon union avec Dieu.

Seigneur, approprie-toi de moi et accorde-toi à moi. Que ce ne soit plus moi qui vive, mais toi qui vives en moi.

La vie du monde à venir

[Pape François, Homélie messe des défunts, 2 novembre 2022.](#)

Nous vivons tous dans l'attente, dans l'espérance de nous sentir adressées un jour ces paroles de Jésus : « Venez, les bénis de mon Père » (Mt 25, 34). Nous sommes dans la salle d'attente du monde pour entrer au paradis, pour prendre part à ce « festin pour tous les peuples » dont nous a parlé le prophète Isaïe (cf. 25, 6). Il dit quelque chose qui nous réchauffe le cœur parce qu'il accomplira précisément nos plus grandes attentes : le Seigneur « fait disparaître la mort à jamais » et « essuie les pleurs sur tous les visages » (v. 8). C'est beau quand le Seigneur vient sécher les larmes ! Mais

c'est si mauvais quand on espère que c'est quelqu'un d'autre, et non le Seigneur, qui les sèche. Et c'est encore plus mauvais de ne pas avoir de larmes. Alors nous pourrions dire : « C'est notre Dieu, en lui nous espérons » — celui qui essuie les larmes — ; réjouissons-nous du salut qu'il nous a donné » (v. 9). Oui, nous vivons dans l'attente de recevoir des biens si grands et si beaux que nous ne parvenons pas même à les imaginer, parce que, comme nous l'a rappelé l'apôtre Paul, nous sommes « héritiers de Dieu, et cohéritiers du Christ » (Rm 8, 17) et « nous attendons de vivre pour toujours, dans l'attente de la rédemption de notre corps » (cf. v. 23).

(...) Nourrissons l'attente du Ciel, exerçons-nous dans le désir du paradis. Cela nous fait du bien de nous demander aujourd'hui si nos désirs ont quelque chose à voir avec le Ciel. Parce que nous risquons d'aspirer constamment à des choses qui passent, de confondre les désirs avec les besoins, de placer les attentes du monde avant l'attente de Dieu. Mais perdre de vue ce qui compte pour suivre le vent serait la plus grande erreur de la vie. Regardons vers le haut, parce que nous sommes en chemin vers le haut, tandis que les choses d'en bas n'iront pas là-haut : les meilleures carrières, les plus grands succès, les titres et reconnaissances les plus prestigieux, les richesses accumulées et les gains sur terre, tout cela disparaîtra en un instant, tout. Et toute attente placée en elles sera déçue pour toujours. Pourtant, combien de temps, combien d'efforts et d'énergie dépensons-nous en nous préoccupant et en nous attristant pour ces choses, en laissant s'affaiblir la tension vers la maison, en perdant de vue le sens du chemin, la destination du voyage, l'infini auquel nous tendons, la joie pour laquelle nous respirons ! Demandons-nous : est-ce que je vis ce que je dis dans le Credo, c'est-à-dire « j'attends la résurrection des morts et la vie du monde à venir » ? Et comment va mon attente ? Suis-je capable d'aller à l'essentiel ou suis-je distrait par tant de choses superflues ? Est-ce que je cultive l'espérance ou est-ce que je vais de l'avant en me plaignant parce que je donne trop de valeur à tant de choses qui ne comptent pas et qui passeront ensuite ?